

de la chère âme qui s'était fiancée à lui par un serment solennel, sa joie, enfin, lorsqu'il eut réussi au delà de ses espérances.

Puis, passant aux épreuves douloureuses, il mit M. d'Anglemont au courant de l'horrible déception qu'il avait subie à son retour en France.

Il avait parlé d'une voix brève, hachée, s'exprimant avec le plus de concision possible, passant rapidement sur les détails pour arriver à la scène dramatique qui n'avait duré que quelques instants et qui avait eu pour théâtre le parvis de l'église Saint-Eustache.

Ce fut au tour de M. d'Anglemont de laisser voir l'émotion qui l'avait envahi à mesure que Robert Maurel avait fait le récit de ses souffrances, du désespoir qui l'avait saisi en apprenant que l'ange adoré était à tout jamais perdu pour lui.

M. d'Anglemont lui fit le reproche de ne s'être pas ouvert à lui de ses espérances et de ses intentions.

—Je comprends, dit-il, que tu aies été retenu par la crainte d'être accusé par moi d'avoir abusé de l'hospitalité que je te donnais pour te faire aimer de Sophie... Mais si, à l'âge où la raison vient aux jeunes gens, tu t'étais franchement ouvert à moi, je n'aurais pas hésité à te recevoir dans ma famille comme mon fils !

—Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! exclama Robert Maurel dans un mouvement de désespoir.

—Et aujourd'hui je n'aurais pas le remords d'avoir... accepté le sacrifice que son amour filial a imposé à ma fille... ma fille infortunée doublement et cruellement frappée...

—Cruellement... doublement frappée !... répéta Robert.

—Oui, mon ami !... La comtesse de Bussières est veuve !

A ces mots, Robert Maurel devint effroyablement pâle.

M. d'Anglemont continuait :

—Lorsque je quittai la France, le jour même où le comte et la comtesse de Bussières se mettaient en route pour le voyage de noces, j'avais été déjà prévenu que mon gendre avait besoin de distraction. Mais j'étais loin de supposer qu'il fût atteint d'une maladie mortelle.

Robert Maurel tressaillit.

—J'avais mis dans mes projets de revoir l'Algérie, ce pays tout plein de souvenirs pour moi.

« Le voyage rêvé s'accomplissait, je puis le dire, dans les meilleures conditions, car je n'avais pas d'inquiétude sérieuse au sujet de la santé du comte de Bussières.

« J'étais, en outre, certain que ma fille serait la plus heureuse des femmes, car mon gendre réunissait toutes les qualités du cœur et de l'esprit qu'un père doit rechercher lorsqu'il veut donner un époux à sa fille. »

Il s'interrompit, et levant sur Robert Maurel un regard voilé de tristesse :

—J'ignorais, fit-il avec un soupir, que mon enfant accomplissait un devoir qu'elle considérait comme sacré et que sa vie n'allait être qu'un long martyre.

M. d'Anglemont passa sa main sur son front ; puis, — au bout d'un moment, — il reprit :

—J'étais parti heureux, le cœur léger ; ce voyage avait pour moi un attrait tout particulier... J'allais me retrouver — en touriste — dans ce pays où j'avais fait mes premières armes où j'avais combattu les ennemis de la France, où j'avais versé un peu de mon sang pour ma patrie !

« Je pensais ne rester absent que pendant la durée du voyage de ma fille.

« Mais, plus je parcourais le pays algérien, plus je désirais prolonger mes excursions dans l'intérieur.

« C'est ainsi qu'après être allé jusqu'à l'extrémité de nos possessions, je me décidai à faire partie d'une caravane qui devait traverser le grand désert du Sahara.

« Dispense-moi, mon ami, de raconter mon voyage par le menu. Qu'il te suffise de savoir que la caravane passa par mille aventures. Bref, bien des mois s'étaient écoulés quand je fus entraîné, par un ancien camarade de régiment, à faire une pointe au Maroc.

« A deux le voyage prenait un attrait nouveau, si bien que, de semaine en semaine, j'éloignais la date que je m'étais fixée pour retourner auprès des miens.

« Une lettre, que je trouvai au consulat de France à Tanger, m'apprit le décès du comte de Bussières en même temps qu'elle m'annonçait que j'étais grand-père. En effet, peu de jours avant la mort de son mari, la comtesse de Bussières mettait au monde un fils !... »

Robert Maurel, atterré, vaincu par l'horrible douleur contre laquelle il se raidissait, appuya son front sur ses mains, en proie aux plus violentes émotions de l'âme.

M. d'Anglemont se sentit saisi de compassion pour cet infortuné que chacune de ces paroles avait atteint au plus profond du cœur.

—Mon ami, dit-il en s'emparant des mains de Robert, pardonne-moi de rouvrir une blessure dont tu as déjà souffert si cruellement...

« Au surplus, il ne me reste que quelques mots à ajouter, pour t'apprendre que je voulais retourner en toute hâte auprès de ma fille

et que je n'hésitai pas à prendre passage à bord du premier navire en partance... »

—Par malheur ! exclama Robert Maurel.

—C'est vrai !... Mais le malheur serait bien plus grand encore, mon ami, si je ne savais la comtesse de Bussières entourée de sollicitude et de soins, pendant mon absence...

« En effet, ma fille a gardé comme gouvernante, cette bonne Charlotte que tu connais bien et qui l'a pour ainsi dire élevée... »

« Cette excellente femme lui prodigue, j'en suis persuadé, toutes les consolations que ma chère fille pourrait attendre d'une mère affectionnée... »

« Mais, ce n'est pas tout. Fort heureusement, la comtesse de Bussières a auprès d'elle un ami dévoué, un homme que le comte de Bussières aimait comme un frère... »

« Cet ami sincère qui, pour l'instant, me remplace auprès de ma fille, est un médecin distingué... »

« Le docteur Appyani.

Le visage de Robert Maurel prit une expression effrayante d'affolement et de rage.

—Vous avez dit que le docteur Appyani était auprès de la comtesse ?... En êtes-vous certain ? s'écria le malheureux horriblement angoissé.

L'effet que le nom d'Appyani venait de produire sur Robert n'avait pu échapper à M. d'Anglemont.

Mais ce dernier mit l'impression observée dans la physionomie de son interlocuteur sur le compte du dépit et de la jalousie.

Par un sentiment de délicatesse pour le malheureux qui s'était résigné à lui confier le secret de son amour et de ses espérances déçues, l'excellent homme voulut mettre fin à cette conversation, dont le sujet lui paraissait, du reste, épuisé.

Ce fut Robert Maurel qui rompit brusquement le court silence qui avait suivi, en laissant éclater sa colère et vibrer son indignation.

—Vous venez de prononcer un nom, s'écria-t-il, qui, chaque fois qu'il a frappé mon oreille, a jeté la haine et la fureur dans mon esprit !

—Tu te méprends assurément ! dit le comte. Une similitude de nom t'abuse, et je ne puis, je ne saurais, mon ami, tolérer qu'en ma présence tu continues à juger ainsi un homme auquel j'ai accordé mon amitié, à qui j'ai ouvert ma maison.

—Je vous dois la vérité tout entière, monsieur, répliqua respectueusement Robert Maurel, comme je la devrais à mon père.

Alors, s'armant du courage, l'infortuné mit M. d'Anglemont au courant de tout ce qui s'était passé au Près Saint-Gervais, le jour du mariage de la comtesse de Bussières.

Il raconta comment Marie-Jeanne lui avait favorisé un entretien avec la jeune comtesse, il avait appris dans quelles douloureuses circonstances Sophie avait manqué à la promesse échangée.

Très ému, M. d'Anglemont se sentait pris de compassion pour celui qui s'était condamné au désespoir silencieux et éternel.

Il admirait, chez le malheureux, cette fidélité de cœur que ni le temps, ni l'absence n'avaient pu altérer.

Et qui sait si, dans sa pensée, ne s'agitait pas déjà la question de ramener l'espérance dans cette âme ulcérée ?

Peut-être pensait-il que, redevenue libre, la veuve du comte de Bussières consentirait à mettre un terme aux souffrances de celui qu'elle avait aimé et qu'elle sans doute encore.

Mais Robert Maurel vint tout à coup jeter une note alarmante dans son esprit.

S'interrompant dans le récit qu'il faisait des dernières minutes de son entretien avec la comtesse de Bussières, il s'écriait :

—J'ai commis une faute qui pèsera sur toute ma vie ; oui, lorsque je ne pus plus douter que le docteur Appyani eût reçu l'hospitalité chez vous, mon devoir était de vous aller trouver, sur-le-champ, et de vous dire quel homme vous aviez admis dans votre intimité, quel misérable allait se placer entre le comte de Bussières et celle qu'il venait d'épouser...

M. d'Anglemont fronçait les sourcils.

—Excusez-moi, continua Robert Maurel, de vous affliger, mais à présent que je sais qu'Appyani est auprès de la comtesse de Bussières désarmée contre les tentatives de ce monstre, j'ai la rage au cœur et je me maudis moi-même de ne l'avoir pas démasqué jusqu'ici.

« J'ai voulu éviter à tout prix un scandale... Votre nom respecté était sacré pour moi et je ne voulais pas qu'il fût jeté en proie à la chronique scandaleuse... »

—Tout ce que j'entends là, Robert, dépasse l'imagination... Si tu ne te trompes pas de personne, je me demande comment M. de Bussières a pu ignorer que le docteur Appyani était indigne de la confiance qu'il lui accordait et de l'amitié qui les unissait étroitement l'un à l'autre.

—Je ne saurais me tromper de personne, monsieur, répliqua Robert avec feu, car je me suis trouvé face à face avec Appyani. Nous nous sommes reconnus dans la même seconde...